

L'entre-deux-morts

La mort à Buchenwald

Corinne Benestroff

Volume 23, numéro 1, automne 2010

Enquêtes sur le cadavre : 1. Fascination

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004028ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004028ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benestroff, C. (2010). L'entre-deux-morts : la mort à Buchenwald. *Frontières*, 23(1), 84-87. <https://doi.org/10.7202/1004028ar>

L'ENTRE-DEUX-MORTS

La mort à Buchenwald

Corinne Benestroff,

doctorante en Littérature française, Université Paris VIII.

Au soir de sa vie, après « une longue cure d'amnésie volontaire » (Semprún, 1994, p. 236), Semprún¹, déporté à Buchenwald en 1944, témoigne. C'est par « l'artifice d'un récit maîtrisé » (Semprún, 1994, p. 23), qu'il propose d'approcher « l'imagination de l'inimaginable » (Semprún, 1994, p. 135). Fissurant les apparences, l'écriture semprunienne dévoile un Je en formation. Elle lutte contre la mort : la mort passée de l'expérience de l'extrême, la mort présente de l'après-coup traumatique², la mort à venir. Ce faisant, elle sonde dans le même temps « l'expérience du mal radical » (Semprún, 1994, p. 98).

L'œuvre, troublante, dérangement, fait se côtoyer le bleu du ciel de Thuringe, les cris des suppliciés, les empilements de cadavres. Même si Buchenwald n'est pas un camp d'extermination, le destin des déportés dès l'entassement dans le wagon est de devenir de futurs cadavres. L'œuvre semprunienne nous propose un examen clinique de cette métamorphose imposée. Le récit est une autopsie – étymologiquement : regarder par soi-même – de l'expérience des déportés promis à être de « la viande pour crématoire » (Semprún, 2001, p. 168). La thématique omniprésente du regard permet de suivre les différents stades conduisant à la disparition. Dans la *terra incognita* du camp, le déporté passe par une série de mutations successives du genre humain à l'animalisation puis à la réification. Se dessine alors toute une série de fonctions utilitaires pour le déporté vivant et pour son cadavre futur. Mais le récit de Semprún fait aussi surgir des créatures énigmatiques de l'entre-deux-morts.

TERRA INCOGNITA

En 1944, la machine concentrationnaire s'étend dans toute l'Europe. Résistant FTP-MOI³, arrêté en Bourgogne, torturé, le jeune Semprún âgé de vingt ans est déporté à Buchenwald. Il découvre après un grand voyage, les grilles du camp ornées de

l'inscription énigmatique *Jedem das Seine* (« À chacun son dû »), qui sonne comme une sentence du jugement dernier. Il sait qu'il lui faut « quitter le monde des vivants » (Semprún, 1963, p. 278) et pénétrer dans la forêt infinie peuplée de cadavres.

Déjà, dans la promiscuité du wagon roulant vers l'inconnu, le jeune homme touche son premier cadavre : « c'est un cadavre que nous tenons à bout de bras, devant l'air froid de la nuit » (Semprún, 1963, p. 74). Cadavre encombrant qui finira tassé contre la paroi.

Dans cet enchevêtrement de corps ankylosés, nul ne sait si l'autre est vivant ou mort ; c'est un aller-simple vers les « futurs cadavres immobiles » (Semprún, 1963, p. 12). Après des jours qui semblent n'être qu'une seule même longue nuit, le déporté débarque dans un paysage enneigé, poursuivi par les chiens et les cris des SS. Il n'est plus possible de jeter un dernier regard vers le cadavre qui a roulé sur le quai.

C'est une *terra incognita* que le déporté aborde, un lieu au nom enchanteur – Buchenwald : la forêt de hêtres – promesse trompeuse de promenades romantiques. Sidéré, il observe un univers énigmatique, d'« un endroit d'avant la géographie » (Delbo, 1970b, p. 88), lieu impossible et impensable, futur théâtre de ces métamorphoses. Théâtre d'ombres errantes dont la scénographie oscille entre *kitsch* et grandiloquence. Cet « enfer organisé » (Kogon, 1946) recompose une microsociété régie par l'arbitraire absolu. Il comprend des *blocks* (baraquas), une infirmerie, les villas des SS, une bibliothèque, un zoo, un cinéma... et des tas de cadavres dans le décor. « C'est un paysage » (Clair, 2001, p. 52), se dit Zoran Music⁴ en arrivant à Dachau, « une montagne de cadavres » (Clair, 2001, p. 52).

D'emblée, la supposée ordonnance du monde s'écroule. Paradoxalement, les couleurs illuminent ce paysage blafard. Les déportés sont « préparés comme pour le carnaval » (Cognet, 2004), affublés de guenilles improbables, ils portent les couleurs imposées par l'ordre bureaucratique nazi : « couleurs, insignes, signes spéciaux [...]. À ce point de vue le camp tout entier était

une maison de fous!» (Kogon, 1946, p. 43). Maison de fous, où toutes les catégories de pensée sont chamboulées, renversées, inversées, aux limites annulées. L'expérience ontologique se déchire. Voué à la destruction et à l'effacement, pour tenter de survivre d'heure en heure, le déporté doit explorer ce nouvel univers : « *Hier ist kein warum* » (ici, il n'y a pas de pourquoi) dit un SS à Primo Levi (Levi, 1958, p. 29). Expulsé du champ symbolique, de la communauté humaine, renvoyé à une régression produite par l'effraction des limites, il commence son cycle de métamorphoses, de mutations.

MUTATIONS

C'est par une multitude d'effractions, attaquant les couches archaïques de son moi-peau (Anzieu, 1985), que le déporté entame son inéluctable régression. La déshumanisation orchestrée méthodologiquement obéit aux règles strictes d'un étrange cérémonial auquel nous permet d'assister Semprún.

Déshabillé, dépouillé, « nu comme un ver » (Semprún, 1994, p. 92), immergé dans un liquide désinfectant, intégralement rasé, « il revêt des hardes disparates » (Semprún, 1994, p. 95) avant d'être dûment enregistré, renommé par un matricule : 44904 pour le narrateur. Étiqueté avec un sigle cousu sur la veste, le déporté, « après toutes ces cérémonies rituelles et purificatrices » (Semprún, 1994, p. 94), sort de la matrice du camp. Cette nouvelle naissance lui assigne une stricte matérialité et le fait entrer dans le règne de l'animalité.

Les sensations proprioceptives se mêlent alors dans un continuum indifférencié : morsure du froid, des coups, de « la faim aussitôt revenue » (Semprún, 1994, p. 212). Il n'est plus qu'un corps sans contours définis, collé dans une totale indifférenciation à celui d'un de ses camarades : « Les corps décharnés, couverts de haillons s'allongeaient sur trois niveaux de châlits. Ils s'imbriquaient les uns dans les autres parfois figés dans une immobilité terrifiante » (Semprún, 1994, p. 36). Peau contre peau, où s'arrête l'un, ou commence l'autre ? Les limites corporelles du déporté sont effractées de toute part. Épaule contre épaule, il devient « une patte de gros insecte trébuchant et hâtif » (Semprún, 1980, p. 35). Plus de moi, plus de nom, « pas de visage sur ce corps dérisoire » (Semprún, 1994, p. 13), seule la palpation décline un étrange blason, recrée un fugace sentiment d'individualité très vite dissous par la terreur.

FONCTIONS UTILITAIRES DU DÉPORTÉ

La logique concentrationnaire veut tirer profit de ces étranges créatures dont elle a rigoureusement planifié les mutations continues. Ces hommes/animaux sont maintenus à la frange de la survie pour assurer, parfois successivement, les fonctions utilitaires suivantes : matières premières, force de travail, instruments de loisirs.

LE DÉPORTÉ – « MATIÈRE PREMIÈRE »

Le déporté est d'abord une matière première. Dès son arrivée, il est délesté de ses maigres biens matériels : vêtements, bijoux, devises, lunettes qui sont réutilisés ou servent à l'enrichissement personnel des SS.

Ses parties corporelles vont elles aussi servir : les excréments comme engrais pour les jardins des villas réservées aux SS. Les cheveux sont transformés en tissus destinés au capitonnage des avions et, bien sûr, l'or des dents est récupéré systématiquement. « Les médecins SS devaient arracher les dents en or des morts et enlever aux vivants celles qui ne pouvaient être réparées » (Kogon, 1946, p. 155). « 182 à 504 grammes d'or par mois étaient ainsi amassés » (Kogon, 1946, p. 155). L'or des morts est transformé en nouvelles dents ou en bijoux.

L'entreprise de déshumanisation opère par effacement des limites. L'éradication du sentiment d'individuation est poussé jusqu'à l'effraction des limites du corps propre. Excréments, cheveux, dents, ne sont plus des possessions, des attributs personnels. Ces effractions constitueront chez les survivants une des strates du noyau traumatique.

LE DÉPORTÉ – FORCE DE TRAVAIL

Matière première, le déporté doit participer à l'économie de guerre. Réduit en esclavage, il représente pour le *Reich* une main-d'œuvre bon marché. Il participe même au fonctionnement du camp (blanchisserie, jardinage, cuisine, etc.).

Le camp de concentration de Buchenwald, près de Weimar, destiné lors de sa création, en 1937⁵, à la rééducation des prisonniers politiques opposants au régime nazi, est une ville-usine. Il se découpe en trois zones distinctes. La première zone est affectée aux SS (casernes pour la garnison, villas pour les officiers). Ces derniers peuvent bénéficier d'un manège équestre, d'un zoo, d'une fauconnerie, d'un cinéma et même d'un bordel. Dans cette même zone se trouve un camp spécial pour les prisonniers de marque, comme Léon Blum, par exemple.

CES DOUBLES CADAVÉRIQUES INCARNENT

LA TRANSGRESSION DE L'IRREPRÉSENTABLE

DE LA MORT. HOMMES RÉIFIÉS,

ILS PERSONNIFIENT L'AVANT-DERNIER STADE

DE LA MÉTAMORPHOSE DU CADAVRE.

Dans la deuxième zone, les détenus sont répartis dans des *blocks* au sein du Grand Camp et du Petit Camp. Le Grand Camp, dominé par le mirador équipé de haut-parleurs et de projecteurs, comprend le crématoire, la morgue, l'*Effektenkammer* (dépôt pour les vêtements et objets), le *Revier* (l'infirmerie), la place d'appel. Le Petit Camp est constitué par des baraques de quarantaine. Enfin, des usines d'armement occupent la troisième zone.

Les déportés sont affectés aux *Kommandos* de travail (usines, carrières, terrassement, etc.), ils ont rapporté au système économique SS la somme de 5 342 286,95 Marks qui les a loués à dix-sept entreprises privées (Kühnrich, 1960, p. 96) Le fonctionnement du camp nécessite une délégation des pouvoirs par les SS. Chaque *block* et chaque service clé (infirmerie, secrétariat, bureau des statistiques) est dirigé par des détenus. À Buchenwald, les déportés communistes ont pris le pouvoir sur les déportés de droit commun. Ils poursuivent, grâce à leur statut, la résistance à l'intérieur du camp : sabotage, ralentissement de la production, protection des arrivants, réorganisation des affectations dans les *Kommandos*, éducation politique, solidarité au sein de l'organisation (Lalieu, 2005, p. 51-103). Ils risquent pour cela l'exécution immédiate.

Le jeune communiste Semprún est affecté au bureau des statistiques pour le travail. Sa maîtrise de la langue allemande lui permet de tenir l'obituaire du camp : le grand livre des vivants et des morts. Il compte et décompte les effectifs, ajoutant, retranchant, rayant, effaçant, truquant les listes des affectations. C'est ainsi qu'il apprend la mort de son chef de réseau, Henri Frager, *entlassen* – libéré suivant l'ironique formule nazie. Aussi, savoure-t-il les jours calmes : « pas trop de cadavres à enregistrer [...], une honnête moyenne » (Semprún, 1980, p. 130).

LE DÉPORTÉ – INSTRUMENT DE « LOISIRS »

Au royaume de la morale abolie, le SS peut assouvir tous ses désirs. Il règne en maître absolu sur la cohorte de fantômes du camp. « Menant une vie de coq en pâte » (Kogon, 1946, p. 321), faisant ripaille, fornicant au bordel, le SS peut également utiliser les *Figuren* – silhouettes – comme des marionnettes pour son bon plaisir. Ainsi, organise-t-il des spectacles qui viennent « relever » les sévices habituels : tortures, bastonnades, supplices sur la place d'appel, chasses avec cibles vivantes. Les déportés sont obligés d'assister à ces festivités sans ciller.

Le déporté sert aussi d'esclave sexuel : mignons pour les *Kapos* contre une ration de pain supplémentaire ou hommes de plaisir pour Ilse Koch⁶, la femme du commandant du camp.

CES CADAVRES DEVENUS VÉGÉTAUX

CIRCONSCRIVENT UN ESPACE INTERMÉDIAIRE,

CELUI DE L'ENTRE-DEUX-MORTS.

Enfin, il est un objet idéal pour les expériences scientifiques les plus farfelues. Le D^r Eysle, médecin SS, pratiquait assiduellement la vivisection (Kogon, 1946, p. 162). Dans le *block* 46 se déroulaient des expérimentations sur le typhus, la fièvre jaune, le choléra. Elles permettaient de tester les effets des poisons, produits toxiques, etc.

Assumant toutes ces fonctions, le déporté, affamé, assoiffé, terrorisé entame le second cycle de sa mutation. Il passe de l'animalisation à la réification. Envahi par « l'épuisement » (Semprún, 1994, p. 90) et une « brisante douleur » (Semprún, 1980, p. 275), le corps est réduit à un tas de chiffons informes. *Figuren*, (silhouettes), automates désarticulés et dépenaillés exécutent les ordres des SS. *Périnde ac cadaver* : aussi obéissants que le cadavre qu'ils sont en train de devenir.

FONCTIONS UTILITAIRES DU CADAVRE

C'est ce devenir-là que sonde le récit semprunien, faisant surgir « les cadavres ambulants dans la pénombre bleutée de la baraque des contagieux » (Semprún, 1994, p. 55) ; ces morts-vivants dont les musulmans⁷, « flottant dans une sorte de nirvana cachexique » (Semprún, 2001, p. 36), sont la figure emblématique. Déjà dans l'au-delà, ne tenant qu'à un souffle, figés dans une cata-tonie sidérale, spectres silencieux mais éloquentes, ils font plonger les déportés dans le monde de « l'inquiétante étrangeté » (Freud, 1919) ; ces derniers les évitent. Ces doubles cadavériques incarnent la transgression de l'irreprésentable de la mort. Hommes réifiés, ils personnifient l'avant-dernier stade de la métamorphose du cadavre.

Car, si le déporté sert de matière première, de force de travail et d'instrument de loisirs, son cadavre doit aussi être rationnellement rentabilisé. Puisqu'il n'est qu'un *Stück* (un morceau), il est possible d'en extraire quelque chose, de le recycler en quelque sorte. « Le pillage des cadavres était pratiqué d'une façon extrêmement correcte et bureaucratique » (Kogon, 1946, p. 155). Rien n'est perdu, le moindre fragment de corps a son utilité. Les cadavres servent d'objets d'études scientifiques, d'objets d'ornementation, d'objets remis dans le circuit de la production. Les médecins du camp donnent des conférences aux étudiants en médecine norvégiens (dispensés de travail) (Kogon, 1946, p. 180) : autopsies, dissections, études anatomiques sont proposées. On mesure les résultats des expériences médicales pratiquées *in vivo*. Ces travaux donnent lieu à des publications.

Le docteur Wagner peut réaliser sa thèse sur les tatouages qu'il prélève (Kogon, 1946, p. 181).

Une fois autopsié, le cadavre est dépecé : avec la peau tannée sont confectionnés des portefeuilles, « de ravissants abat-jours parcheminés où se dessinent les lignes bleues des tatouages... » (Semprún, 1963, p. 166) dont raffole Ilse Koch. Les os servent de matériau pour la fabrication d'objets décoratifs : « lampe de table artistique » (Kogon, 1946, p. 181), presse-papiers, etc. Les SS préparent aussi des têtes réduites quand ils se lassent de leur collection de crânes ordinaires. Buchenwald était également un cabinet de curiosités que l'on faisait visiter avec fierté aux dignitaires nazis. Enfin, on incinérât les restes du cadavre. Les cendres étaient réintroduites dans le circuit de production, sous forme d'engrais pour les plantations.

L'administration nazie qui s'emploie industriellement à mettre en œuvre sa politique de dévastation bute sur un problème logistique de taille : on ne sait plus que faire des cadavres ! Le crématoire, achevé en 1941, ne suffit plus. Les cadavres ambulants trébuchent parfois sur leurs doubles cadavériques. « C'est une drôle de ville. Il y a des morts par terre, au milieu des ordures, et des types qui se promènent autour » (Antelme, 1957, p. 317). Le déporté voit son futur à ses pieds : ici ou là, comme des objets laissés au rebut, des os jaunis pointent. Dans la forêt infinie de Buchenwald, « les morts se détachent et tombent, feuilles sèches de cet arbre énorme » (Antelme, 1957, p. 313). Jorge Semprún regarde les « cadavres entassés comme des troncs d'arbres déjà écorcés » (Semprún, 1963, p. 195). À Auschwitz aussi, Charlotte Delbo est sidérée par les « meules de cadavres bien rangés » (Delbo, 1970a, p. 67).

Ce sont des images végétales, d'hommes-troncs, d'hommes-branches, cadavres « bien secs [...] brûlant comme des sarments de vignes » (Semprún, 1980, p. 131), avalés par la bouche avide jamais rassasiée du crématoire qui surgissent alors. Ces cadavres devenus végétaux circonscrivent un espace intermédiaire, celui de l'entre-deux-morts.

ENTRE-DEUX-MORTS

« L'entre-deux-morts, c'est la vie empiétant sur la mort », nous dit Lacan (Lacan, 1986, p. 291). Dans cet entre-deux, matrice de l'écriture à venir, le cadavre utile, utilisé par l'organisation nazie peut l'être aussi pour ses camarades.

À Dachau, raconte Zoran Music, le cadavre devient une pièce de mobilier : « on cherchait un lieu pour s'asseoir, car la boue était partout. Finalement, on s'asseyait sur un cadavre. On posait le morceau de pain sur la tête du cadavre » (Clair, 2001, p. 163). Il peut aussi, dans la dérégulation de la faim, être mangé, « des os de morts dans la soupe des vivants » (Antelme, 1957, p. 23), « morceau de viande grillée – appétissant, bien doré », que se contraint à refuser Charlotte Delbo (Delbo, 1970b, p. 122). Il faudra alors, écrit David Rousset, « monter la garde des morts avec des gourdins et tuer ceux qui mangent cette chair misérable et fétide des cadavres » (Rousset, 2003, p. 35).

À Buchenwald, l'organisation de résistance clandestine du camp compte les cadavres dans les effectifs : « les copains allemands faisaient monter sur la place d'appel les cadavres des détenus morts dans la journée (Semprún, 1963, p. 248). Ils obtiennent ainsi des rations supplémentaires qui seront partagées ; « le pain des morts » (Semprún, 1963, p. 248) nourrit les vivants. Les résistants de Buchenwald ont dû, pour prendre le pouvoir, exécuter les traîtres, les mouchards, pour empêcher les détenus de droit commun de laisser libre cours à leur sadisme. Les communistes allemands, doyens du camp dont « le chemin vers le pouvoir est jonché de cadavres » (Semprún, 1980, p. 279), organisent une solidarité reposant également sur le cadavre. Ce dernier devient

parfois « le mort qu'il faut » (Semprún, 2001, p. 138). En prenant son identité, un déporté peut éviter une affectation trop risquée ou une exécution. « Il me donnera sa mort, en somme, pour que je puisse continuer à vivre » (Semprún, 2001, p. 138). Le double cadavérique propose alors une autre métamorphose, transformant le néant de la mort en promesse de vie miraculeuse, une vie chevauchant la mort.

Tous ces morts relevant de l'*àkedia* (qu'Homère décrit dans l'Iliade), « du refus des soins dus aux morts, en particulier le fait de ne pas ensevelir les cadavres et de les laisser nus, entassés, aux portes de la cité et au regard de tous » (Clair, 2007, p. 204), viennent hanter les survivants dans l'après-coup traumatique. Leurs nuits et leurs jours se transforment en jardin des supplices où leurs frères d'ombres sont condamnés comme dans l'Hadès à déambuler sans fin. Les survivants taraudés par la culpabilité d'avoir survécu seront marqués par la trace indélébile de la souillure produite par l'annulation des rites de séparation. Ils deviendront la crypte de ceux partis en fumée qui ont bu « le lait noir de l'aube⁸ » (Clair, 2007). De cet éternel retour des cadavres outragés et délaissés naît l'écriture semprunienne. Le mort inconsolable saisit le vif, le contraint à parler. Tombeau de papier, linceul impalpable, l'œuvre questionne les formes du mourir : de « la belle mort », la mort héroïque de son compagnon résistant Julien Bon (Semprún, 1994, p. 46), à la mort abjecte du meurtre de masse dont la Shoah est la forme sidérante. Pour Paul Ricœur, méditant à l'approche de sa mort sur *L'écriture ou la vie*, l'entreprise d'extermination annule le *distinguo* entre moribonds et cadavres dont le musulman est l'archétype (Ricœur, 2007).

Par les mutations qu'elle impose, la déshumanisation organisée instaure un état intermédiaire, créant de la sorte, un transgenre, une trans-temporalité. En montrant cette indistinction, Semprún en dévoile l'origine : l'indistinction Mort/Mal. Paul Ricœur souligne cet enchevêtrement : « pour faire coaguler la *massa perdit*a des moribonds et des morts, il faut que la menace de la mort dirigée contre vous, sciemment, soit elle-même placée sous le signe du Mal absolu, en tant qu'opposé à la fraternité » (Ricœur, 2007, p. 56). Cette recherche est en effet au cœur de *L'écriture ou la vie*, posée dès l'exergue avec la phrase de Malraux : « Je cherche la région cruciale de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité » (Malraux, 1974, p. 18).

Cependant, si les camps sont bien la démonstration du Mal radical (Kant, 1793), mal intrinsèque à l'humanité même, ils sont aussi la scène inattendue d'un sauvetage de la fraternité. L'écriture de Semprún en porte témoignage. Refusant la fatalité et la violence, certains déportés arrimés à leurs convictions, unis dans la volonté de durer, résistent. Ils se partagent « avec des gestes méticuleux et fraternels un mégot de machorka » (Semprún, 1994, p. 75), des bribes de poèmes dans la pestilence des latrines. Ils peuvent aussi, retrouvant les rituels, aider un mourant à partir : « Je l'ai pris dans mes bras, j'ai approché mon visage du sien » (Semprún, 1994, p. 52).

Morts et vivants, cadavres ambulants et cadavres-souches, s'appuyant les uns sur les autres, tressent une résistance surprenante, préparent la résilience future, dans « l'éblouissante pourriture » (Semprún, 1994, p. 52) de l'entre-deux-morts.

Bibliographie

- ANTELME, R. (1957). *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard.
 ANZIEU, D. (1985). *Le moi-peau*, Paris, Dunod.
 CELAN, P. (1988 [1945]). *Todesfuge*, Paris, Gallimard.
 CLAIR, J. (2007). *Le lait noir de l'aube*, Paris, Gallimard.
 CLAIR, J. (2001). *La barbarie ordinaire. Music à Dachau*, Paris, Gallimard.

DELBO, C. (1970A). *Auschwitz et après, t. 1, Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Les Éditions de Minuit.

DELBO, C. (1970B). *Auschwitz et après, t. 2, Une connaissance inutile*, Paris, Les Éditions de Minuit.

DURAND, P. (1982). *La chienne de Buchenwald*, Paris, Messidor/Temps actuels.

FREUD, S. (1985 [1919]). *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard.

KOGON, E. (2002 [1946]). *L'état SS. Le système des camps de concentration allemands*, Paris, Seuil, coll. « Points ».

KÜHNRIICH, H. (1960). *Der K. Z-Staat*, Berlin, Dietz Verlag.

LACAN, J. (1986). *Le Séminaire*, livre VII, Paris, Seuil.

LALIEU, O. (2005). *La zone grise? La résistance française à Buchenwald*, Paris, Taillandier Éditions.

LEVI, P. (1990 [1958]). *Si c'est un homme*, Paris, Pocket.

MALRAUX, A. (1974). *Le miroir des limbes, Lazare*, Paris, Gallimard.

RIÇOEUR, P. (2007). *Vivant jusqu'à la mort*, Paris, Seuil.

ROUSSET, D. (2003 [1965]). *L'univers concentrationnaire*, Paris, Hachette.

SEMPRÚN, J. (2001). *Le mort qu'il faut*, Paris, Gallimard.

SEMPRÚN, J. (1994). *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.

SEMPRÚN, J. (1980). *Quel beau dimanche!*, Paris, Grasset.

SEMPRÚN, J. (1963). *Le grand voyage*, Paris, Gallimard.

STEIN, H. (2010 [1999]) *Konzentrationslager-Buchenwald 1937-1945*, Walstein Verlag.

Filmographie

COGNET, C. (2004). *L'atelier de Boris*, Betacam SP, couleur, 1 h 34.

Notes

- Jorge Semprún, né à Madrid en 1923, exilé en France en 1939, il s'engage à 18 ans dans la Résistance et s'inscrit au Parti communiste espagnol. Arrêté en septembre 1943 en Bourgogne, il est déporté à Buchenwald le 27 janvier 1944 et rapatrié à Paris le 29 avril 1944 à la libération des camps. Militant clandestin du PCE, il est exclu du Parti en 1964. Il deviendra ministre de la culture en Espagne de 1988 à 1991. Son premier roman *Le grand voyage* est publié en 1963.
- Le syndrome psychotraumatique se caractérise par des *flash-backs*, des cauchemars récurrents, une altération de l'humeur et une angoisse massive.
- FTP-MOI : Francs-tireurs et partisans de la Main-d'œuvre immigrée. Groupe de résistants étrangers constitué en avril 1942, spécialisé dans la lutte armée.
- Zoran Music (1909-2005), peintre, déporté à Dachau. Il a dessiné des scènes de la vie concentrationnaire pendant son internement à Dachau.
- Le camp de Buchenwald a compté 238 280 détenus, 56 000 y ont trouvé la mort (Stein, 2010, p. 253).
- Ilse Koch (1906-1967), femme du commandant Koch, célèbre pour son sadisme. Condamnée à la prison à perpétuité en 1949 après trois procès, elle s'est pendue dans sa cellule (Durand, 1982, p. 142-144).
- Musulmans : terme d'origine inconnue employé par les déportés pour désigner ceux qui avaient renoncé à lutter pour leur survie. On retrouve ce terme sous la plume de Primo Levi, Bruno Bettelheim, Robert Antelme, Jorge Semprún etc.
- D'après un vers de Paul Celan : « lait noir de l'aube nous le buvons le soir / le buvons à midi et le matin nous le buvons la nuit / nous buvons et buvons / nous creusons dans le ciel une tombe où l'on n'est pas serré... » (1988 [1945], p. 53).